

Ecole : la mixité fait-elle l'égalité ?

Autor(en): **Mantilleri, Brigitte**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **77 (1989)**

Heft 8-9

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-279120>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ecole: la mixité fait-elle l'égalité?

« ... nos espoirs ne seront comblés que si notre travail détermine les professeurs et les institutrices féministes à former à nos idées leurs élèves. Si les écoles particulières sont de peu, les écoles de l'Etat, étant donné leur nombre, permettent d'agir sur une échelle qui en vaut vraiment la peine. »



Madeleine Pelletier

« Si nos gouvernants étaient animés d'un sincère désir de progrès social, non seulement ils s'abstiendraient de sévir contre les professeurs qui enseignent le féminisme à leurs élèves; mais ils inciteraient, au contraire, le personnel enseignant à susciter en l'esprit des écolières des idées d'affranchissement. »

La mixité scolaire est un instrument privilégié pour la réalisation de l'égalité des sexes en matière d'éducation. On commence cependant à s'interroger sur ses effets pervers.

Le but de l'auteur de ces lignes était d'affranchir les femmes par l'éducation: « Mieux considérées, les femmes perdront leur timidité qui les infériorise; elles parleront aux hommes comme un égal parle à son égal. » Ces propos, tirés d'une brochure intitulée *L'éducation féministe des filles*, Madeleine Pelletier (1874-1939) les tint en 1914. Cette femme, issue d'un milieu pauvre, quitta l'école à 12 ans pour poursuivre seule ses études et devenir docteur en médecine. Toute sa vie, elle se battit pour une meilleure éducation des filles.

Si elle vivait encore aujourd'hui, elle serait ravie, puisque depuis ce temps « révolu » le sexe féminin a le vent en poupe: obtention du droit de vote, émancipation, droit à l'avortement dans de nombreux pays — en 1939, Madeleine Pelletier, inculpée pour « crime d'avortement », est enfermée dans un asile et meurt dans l'année — et surtout le droit à l'éducation pour toutes et pour tous, couronné par le fer de lance du modernisme et de l'anticléricalisme: la mixité. Une mixité déclarée progrès décisif, premier pas vers l'égalité des sexes, porteuse de chances égales pour les filles et les garçons, etc. Bref, de nos jours encore, on ne tarit pas d'éloges sur ce modèle de perfection. Pourtant, à y regarder de plus près, on s'aperçoit que les femmes osent encore bien peu dans le domaine intellectuel, qu'elles ne prennent toujours pas vraiment au sérieux ce qu'elles ont dans la tête, qu'elles continuent d'échouer, leur

formation achevée, sur les plages arides des professions bas de gamme, qu'elles sont loin de parler d'égalité à égaux aux hommes.

De fil en aiguille — la couture formant longtemps la base de l'éducation féminine — la mixité tricotée dans ce dossier a pris du plomb dans l'aile. Des études en cours à l'échelle européenne analysent les failles de cette soi-disant panacée pour la gent féminine, emboîtant en cela le pas à celles menées par les Américaines du Nord, qui ont été les premières à tirer la sonnette d'alarme. Quant aux remèdes d'ores et déjà proposés, ils vont de la mixité revue, corrigée et saupoudrée d'actions positives à la ségrégation pure et dure — les filles étant drillées afin d'atterrir formées et battantes sur le marché ultracompetitif du travail.

Harmonie dans le préau ?

La mixité, c'est quoi? Vue d'avion, c'est apercevoir nattes et cheveux courts écoutant leurs professeur-e-s dans une même classe et jouant dans le même préau, le simple fait de placer filles et garçons côte à côte à l'école pour atteindre l'harmonie des sexes, ce « L'Un est l'Autre » cher à Elisabeth Badinter... Mais c'est une harmonie reléguée au placard des utopies par certaines observations.

Des mères de famille ont remarqué que si jusqu'à l'âge de 8-9 ans les amitiés enfan-

tines n'excluent pas complètement le sexe opposé, dès cet âge celui-ci n'est pas vraiment oublié mais peu considéré. Les enfants ont des activités séparées : les filles se préoccupent de leur féminité, ne veulent plus courir, se cacher, rire, et parlent de sujets « inintéressants » pour des garçons qui, eux, préfèrent franchement jouer.

Rien d'étonnant, si l'on considère qu'à ses débuts la mixité n'avait pas de buts égalitaires : « ... il ne faut pas perdre de vue que la mixité est apparue en Belgique comme dans la plupart des pays non pas pour des raisons pédagogiques, mais pour des raisons pratiques et économiques », écrit Nadine Plateau dans *Chronique Féministe*, la publication bimestrielle de l'Université des femmes. Les écoles mixtes ont permis de construire moins de bâtiments et surtout d'éviter les trop grands ramassages scolaires.

Malgré cela, en véritable caméléon, la mixité s'est ornée de principes pédagogiques qui se sont gentiment adaptés à des buts contradictoires. Jusque dans les années soixante, elle est présentée comme le meilleur moyen de préparer garçons et filles à des tâches spécifiques et complémentaires dans la société. Une décennie plus tard, elle devient l'outil indispensable de l'égalité. Aujourd'hui enfin, on parle plutôt de coéducation, une pédagogie nouvelle destinée à réaliser l'égalité. En remettant en cause les stéréotypes sexuels, elle devrait changer les mentalités.

Que dire encore de ces jeunes filles qui ont certes profité de la mixité, puisqu'elles forment la majorité de ceux qui passent le baccalauréat en France par exemple (58,5 % en 83), mais se retrouvent sur le marché du travail avec des possibilités d'emploi bien inférieures à celles des garçons ?

Enthousiasme de mise

Il n'est pas une personne questionnée sur la mixité qui ne se félicite de ce progrès décisif. Pour que des adultes se considèrent égaux, n'est-il pas nécessaire de commencer dès le début de l'éducation et de la socialisation, dès l'école ?

Un professeur de sociologie lié au Département de l'instruction publique à Genève s'est frotté la barbe d'un air intrigué lorsque je lui ai avoué vouloir mettre la mixité sur le gril d'un dossier. « Mais, il me semble communément acquis que la mixité est positive », s'étonna-t-il, non sans me regarder de l'air de penser que j'étais légèrement « à côté de la plaque » avec mes préoccupations...

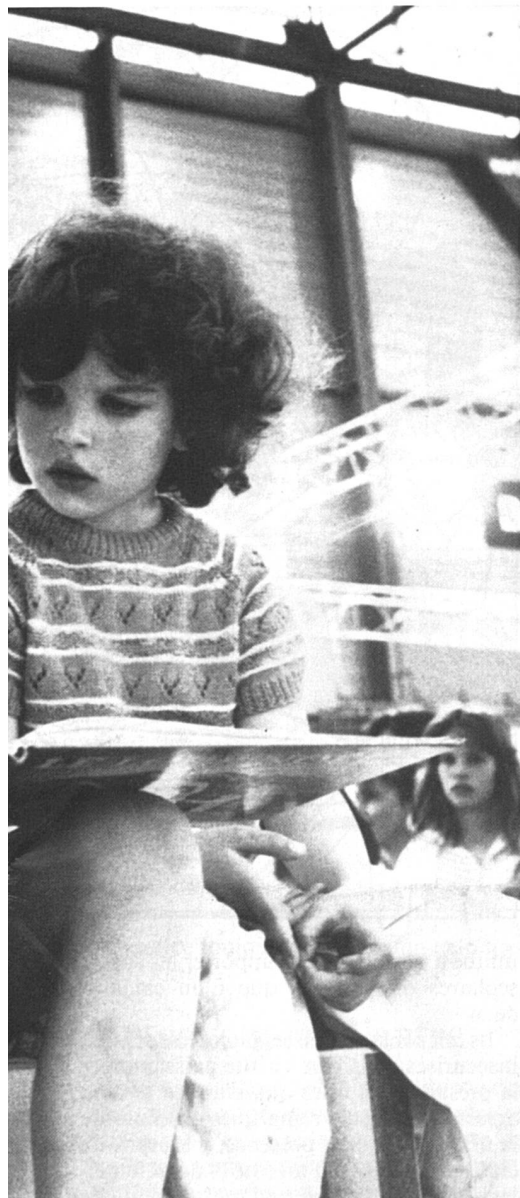
Un enseignant d'un collège de jésuites, privé et cher, a découvert voilà trois ans la mixité : « C'est formidable ! Tout d'abord parce que les filles sont plus scolaires et travailleuses. Elles réussissent en général mieux dans toutes les matières et entraînent les garçons. Ensuite, eh bien, les garçons découvrent d'autres attitudes que la brutalité ou la force dite virile, d'autres sports que le rugby et le football. »



Les filles sont plus vite mûres dans le domaine intellectuel.



La mixité, fer de lance du modernisme.



(Photo Yvan Muriset au Salon du livre)

La revanche des matheuses

Les sexes sont égaux devant les maths : une jeune Française vient d'en faire la brillante démonstration en sortant première, cette année, à l'agrégation de mathématiques. Mireille Bousquet-Mélou, 22 ans, voit dans cette réussite un symbole : « Je suis contente pour les femmes », déclarait-elle au *Monde* le 22 juillet dernier, en notant qu'encore aujourd'hui les filles, même brillantes en mathématiques, continuent d'être orientées vers les lettres, et que les internats ouverts aux filles restent rares dans les lycées.

Les femmes qui réussissent en domaine « masculin » n'ont généralement rien de plus pressé que de déclarer que leurs chances étaient égales à celles de leurs concurrents : un double bravo donc à Mireille, matheuse hors pair, mais aussi féministe.

Durant la conversation, ce professeur de français ne tarit pas d'éloges sur un mélange qui est tout bénéfice pour les garçons — il ne se prononce pas sur les filles — et pour les enseignants. Depuis que les filles sont entrées dans ses classes, il voit la vie en rose : « Les exemples de grammaire ne sont plus anodins, les commentaires de textes sont différents. » Même les conjugaisons semblent prendre formes et rondeurs !

Un enseignant parisien se cabre dès que l'on ose mettre en doute l'aptitude de la mixité à « faire » l'égalité. « La mixité est encore récente mais on peut déjà dire qu'elle changera les structures de pensée.

On ne s'en rend pas compte, car la génération des parents a été élevée par ceux qui ont vécu la guerre. Les parents actuels ont réagi contre ces traditions, ils ont intériorisé cette lutte mais jugent encore avec de vieux critères. » Pour cet optimiste, la mixité vécue pendant toute une scolarité engendrera forcément chez les garçons une définition différente de la masculinité qui ne sera plus uniquement virilité de force et de suprématie guerrière.

Cuisine et discipline

Dans une ville valaisanne, l'école secondaire des garçons est située juste en face de celle des filles. Depuis quelques années, le mélange est de rigueur dans les deux institutions. Pour un enseignant de l'ex-école de garçons, la discipline est plus facile depuis que les filles sont là. Elles tempèrent la turbulence : « Ça court moins, ça se bouscule moins, ça se bagarre moins ». Quant au cours de cuisine, bien qu'à option pour eux, ils sont pris d'assaut par les garçons.

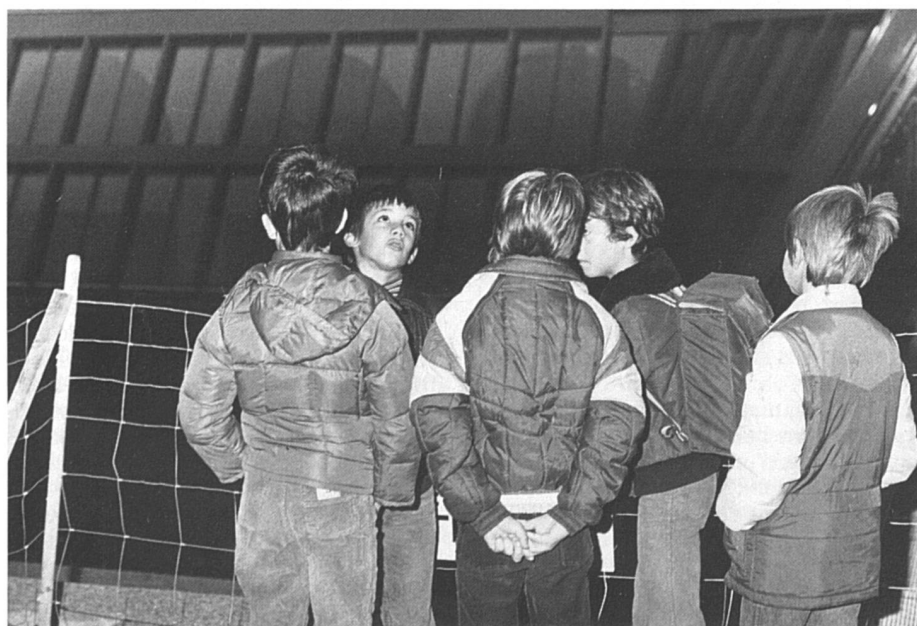
Intarissable d'éloges pour les nouvelles arrivées, cet instituteur juge les garçons de 12 ans souvent superficiels. « Ils sont pour la loi du moindre effort. Les filles, elles, sont plus perfectionnistes. Elles ont apporté fraîcheur et entrain. Avec elles, les enseignants ont dû moins tirer leur classe. » Quels avantages pour les filles ? Eh bien il n'en trouve aucun. La non-mixité leur permettait d'avancer plus vite dans le programme adapté à un ensemble cohérent.

« Bien sûr, au Collège elles sont encore les meilleures, mais la cassure se produit... plus tard. Elles n'ont plus envie de performances, moins envie de s'affirmer dans les études, alors que l'on observe le phénomène inverse chez les garçons qui ne craignent pas dix ans d'études. » Et de se demander si cela n'est pas physiologique ?

Quelques esquisses de réponses non physiologiques à cette question ! Aux USA, des études systématiques effectuées dans des collèges mixtes ont montré que les jeunes filles vivent les mêmes problèmes que les femmes dans la vie quotidienne ; elles sont plus fréquemment interrompues quand elles s'expriment, reçoivent moins de réponses à leurs questions, sont reléguées aux tâches de secrétariat dans le travail de groupe ; les enseignants prenant moins au sérieux leurs ambitions intellectuelles ; dès qu'un étudiant masculin est dans une salle, les filles, d'une manière ou d'une autre, lui demandent de l'aide, le mettant ainsi en valeur.

L'épine des maths

D'autres chercheurs se sont attaqués au problème épineux des mathématiques. En effet, pourquoi les filles, aussi bonnes que les garçons très jeunes, deviennent-elles mauvaises en mathématiques ? Selon une recherche, elles sont en quête d'une con-



Insécurisés dans leur virilité ?

(Photo Helena Mach)

nexion avec le réel qu'elles ne trouvent pas dans cette branche telle qu'elle est enseignée, d'où leur désintérêt. Les mathématiques enseignées différemment, pas seulement comme enjeu dans la compétition pour les meilleures places d'études, seraient parfaitement abordables pour les filles. Preuves en sont les « matheuses » des collèges féminins des USA. Preuve en étaient les deux fortes en mathématiques de ma classe de filles. Il faut dire que notre professeur avait décidé de nous pousser au niveau des scientifiques et que, un détail qui vaut son pesant d'or, notre maître de classe était une maîtresse femme qui encourageait nos performances.

Retour aux témoignages, à Genève, avec cet enseignant qui trouve que dans l'ensemble les filles sont plus studieuses, sauf si les garçons ont décidé de s'impliquer. Elles posent plus de questions, sont des éléments stimulants. Il se demande d'ailleurs si elles n'inhibent pas le garçon qui se sent moins apte à poser des questions et, qui sait, n'ose plus en poser... Toujours selon la même source, les filles ont plus vite besoin d'autonomie et veulent travailler : « Peut-être que les garçons revendiquent moins parce qu'ils bénéficient de plus d'indépendance à la maison. »

Selon une étude de Nicole Mosconi, doc-

teure en sciences de l'éducation de l'Université de Nanterre, il semble que les filles soient meilleures à l'école parce qu'elles prennent ce qui vient. L'avenir est aléatoire et elles ont peu ou pas de projets professionnels.

Et un avenir professionnel plutôt restreint, selon des chiffres pour la CEE qui révèlent que 80 % des femmes choisissent parmi 30 métiers tandis que pour la même proportion d'hommes, c'est une panoplie de 300 professions qui s'ouvre. Les statistiques du canton de Genève montrent un déséquilibre similaire : 92 % des apprenties vont vers 9 professions d'une durée moyenne de formation plus courte et au salaire plus bas que les 85 métiers exclusivement masculins.

Agression réciproque

Dans un collège public et populaire de la province française, un pédiatre et la mère d'une élève ont collaboré pendant une année pour résoudre les problèmes psychologiques des élèves de 12 à 15 ans. Ils sont persuadés que la mixité à l'école n'aide pas les enfants en difficulté et peut créer des problèmes chez les garçons. « Les filles réussissent mieux, ce qui rend les garçons agressifs, hostiles et paresseux. Un garçon



inhibé a plus de mal à supporter les succès scolaires d'une élève que d'un camarade. »

Ils ont constaté que les garçons se sentent insécurisés dans leur virilité naissante par la présence des filles qui, elles, se sentent agressées par leurs remarques obscènes ou la négation de leur présence. « L'esprit de clan des « mâles » d'un côté et des « femelles » de l'autre empêche l'individualité de chaque enfant de s'exprimer. »

Le professeur de français et de latin d'un lycée public et très populaire de la banlieue parisienne est catégoriquement contre la mixité entre 13 et 15 ans. « Les méthodes d'enseignement devraient être très différentes pendant ces deux ans d'une puberté qui n'a pas lieu en même temps pour les deux sexes. Le problème se pose de devoir enseigner la même chose, de la même manière, au même moment, à des êtres dans des phases fort diverses. »

Il constate qu'en milieu populaire, la traditionnelle prééminence masculine existe toujours au sein des familles et l'école n'est que le miroir de cette société. « Une fille en difficulté à l'école n'est pas encouragée à la maison et celle qui réussit très bien est freinée. Par contre un garçon est secoué par ses parents s'il ne travaille pas. C'est lui qui doit réussir. »

Nicole Mosconi, dans son étude, avance l'hypothèse selon laquelle la mixité est une sorte de « formation de compromis entre un modèle égalitaire qui ne veut pas de la subordination d'un sexe par l'autre et un modèle patriarcal tout à fait traditionnel

La ségrégation passe, le sexisme reste...

Marianne Frischknecht et son équipe du Bureau de l'égalité entre homme et femme de Genève ne voient pas la mixité en rose — une sous-commission est chargée d'examiner les dessus et les dessous de la question. Les projets fusent d'ores et déjà de toutes parts. Un document vidéo hollandais montrant trois jeunes filles qui exercent des professions hors normes a été visionné. « Traduit et adapté, il pourrait être projeté dans des salles de cinéma, commente Mme Egalité. Ou bien montré à la télévision sous forme de spots, comme ceux contre le sida. J'en ai parlé à Claudia Kaufmann du Bureau de l'égalité à Berne, car pour la télévision, le feu vert doit être fédéral. Nous discuterons de ce projet lors de notre prochaine réunion cet automne. »

Du côté de la lecture, la sous-commission, après examen de la situation, s'est mise à l'ouvrage afin de supprimer les schémas sexistes dans les manuels scolaires. Le doyen du secondaire, contacté, l'a assurée de son soutien pour sensibiliser des groupes d'enseignants par matière.

Pour le primaire en revanche les choses se compliquent, car les choix de manuels scolaires se font au niveau romand. « La commission romande s'est engagée à soumettre ses choix à une représentante de l'Association pour les droits de la femme de Lausanne, qui avoue cependant que ses recommandations sont assez peu suivies. De plus, le problème des stencils et du matériel personnel des enseignants demeure, si ces derniers ne sont pas sensibilisés. »

Pour les cycles d'orientation genevois, une animatrice de la sous-commission a créé un jeu. Après l'avoir testé dans quatre classes, Mme Payot a noté qu'il faut l'améliorer et le diversifier selon le public. Dès l'automne, le bureau se propose de mettre ce matériel réajusté à disposition des enseignants et des parents par l'intermédiaire des syndicats, des mairies et des écoles.

A propos de sensibilisation, Marc Houvet, l'un des animateurs de Pro Juventute, s'est embarqué dans l'aventure de l'égalité en créant une mallette de jeux destinée aux enseignants. Elle sera dévoilée en automne 1990 lors d'une exposition mise sur pied par plusieurs associations, dont le WWF.

Du pain sur la planche pour l'équipe de l'Egalité qui va s'attaquer au dépouillement de la documentation du Service d'orientation professionnelle afin d'évaluer les documents au moyen des grilles de l'Unesco créées par Andrée Michel et de jeter au panier les ultimes miettes du sexisme.

(bma)



qui exerce toujours une pression extrêmement forte ».

Un sexe gêne l'autre

Une enseignante de biologie a donné des cours d'éducation sexuelle dans des classes mixtes : « C'est typiquement le genre de cours que l'on devrait donner séparément, car les questions et les explications ne recouvrent pas les mêmes fantasmes. Les connaissances sont différentes et chaque sexe gêne l'autre. A 12-13 ans on ne se connaît pas intimement, alors comment débattre de sexualité, d'intimité ? »

Une gêne réelle, comme le prouve l'exemple suivant : « Pour commencer l'école secondaire, j'ai mis mon fils de 12 ans dans une école de garçons, raconte une mère. Au début, il s'est plaint du manque de filles, de douceur, de calme. Au bout d'une année, sans que je le lui demande, il m'a avoué : « J'aime mieux cette école sans filles. Au moins on ne parle pas de sexe... ! »

« Le présupposé de départ dans les recherches influencées par le développement néoféministe est que les filles sont moins avantagées que les garçons dans le système éducatif général tel qu'il est aujourd'hui. La conséquence de ce présupposé, souvent explicite, d'ailleurs, est qu'il faut faire des changements en vue d'une plus grande équité entre hommes et femmes », écrit Martine Chaponnière*. Des changements, des améliorations qui présupposent une prise de conscience du problème.

L'identité des filles

Aux Etats-Unis, les collèges de filles existent depuis des décennies. Ils ne se bornent plus à enseigner la couture et la broderie mais donnent une éducation équivalente à celle reçue dans les collèges mixtes ou de garçons. Preuves de cette qualité d'enseignement : les élèves obtiennent de meilleurs résultats et témoignent d'une confiance en elles-mêmes plus développée que leurs consœurs des collèges mixtes. C'est en effet entre 18 et 22 ans que se constitue l'identité individuelle, et dans ces collèges tout est mis en œuvre pour développer celle des filles : le travail entre consœurs, les professeurs féminins auxquelles elles peuvent s'identifier, mais aussi la façon d'enseigner, sans parler de la solidarité des anciennes qui sont là pour les coups de pouce.

Des expériences positives importantes, car si l'on en croit Andrée Michel, directrice de recherches au CNRS de Paris pendant trente-cinq ans, il ne suffit pas d'ouvrir les portes aux filles, il faut les motiver : « Introduisez des ordinateurs dans une classe, à coup sûr les garçons vont s'y installer, explique-t-elle à une consœur du *Courrier*. Les filles sont là comme des quilles, à regarder. Si on enlève la mixité et qu'on provoque des formations spécifiques pour les filles, elles peuvent apprivoiser l'outil. C'est ce qui se fait depuis Yvette Roudy. »

Dès 1982, la ministre française a décrété qu'il était « obligatoire d'assurer la pleine égalité des chances à l'école, de lutter contre les préjugés sexistes et de faire disparaître toute discrimination ». Concrètement cela se traduit par des « actions positives », des encouragements dans le cadre de la mixité.

L'Europe en est à ses premiers balbutiements. En RFA, des orienteurs et des psychologues ont planché pour motiver des jeunes filles à opter pour des métiers de l'industrie non traditionnels. Pour celles qui les ont choisis, le problème s'est posé après la formation, l'accès à l'emploi étant quasi impossible. Suite à ces expériences négatives, l'Europe dans son ensemble a décidé d'orienter les filles vers les nouvelles technologies. Là encore la bataille est loin d'être gagnée. Catherine Valabrègue, auteure d'un rapport de synthèse sur « La recherche-action menée au cours de l'année scolaire 87/88 dans huit pays de la CEE pour inciter les filles à s'orienter vers les nouvelles technologies en vue de l'égalité des chances », a noté chez les enseignants interrogés pour son étude la même méfiance à l'égard de la notion de sexisme qu'à l'égard de tout ce qui sent le féminisme. Souvent, ils n'entrent pas en matière...

Brigitte Mantilleri

Collaboration :

Brigitte Polonovski Vauclair

* in « Vers une éducation non sexiste », travaux réunis par Silvia Ricci Lempen et Thérèse Moreau, Ed. Réalités sociales, 1987.

Ni potiches ni bas-bleus

*Souvenirs, souvenirs...
Malgré les défauts de
la mixité, une ancienne
élève d'une école de
filles ne souhaite pas
un retour en arrière.*

Dans l'aile nord-est, les filles. Au sud-ouest, les garçons. Reliant les deux bâtiments, un long couloir bordé de salles réservées à l'enseignement des sciences et du dessin. Bouclé à chaque extrémité même si les filles, faut-il insister là-dessus, seraient tombées raides plutôt que de se fourvoyer hors des limites de leur territoire.

Les garçons ? Ils nous intriguaient, bien sûr. Surtout les grands. Fines mouches, nous avions repéré à quels moments nous pouvions entr'apercevoir un pantalon fanfaronnant dans la pénombre du couloir interdit. Au grand dam de notre professeur de classe, une célibataire endurcie à la verve intarissable, pour qui notre devenir se résumait étrangement en une seule phrase, abrupte et définitive : « Mesdemoiselles, vous serez mères avant d'avoir atteint 18 ans. » Filles-mères, filles perdues, un beau gâchis. Les jeunes filles en question ne pouvaient que baisser la tête sur leurs tables de multiplications.

On n'aborde jamais franchement les inconnus. Nous n'échappions pas à la règle et ne pouvions que pouffer bêtement quand il nous arrivait de croiser un garçon, ou changer de trottoir quand ils déambulaient en groupes. Notre éducation en double vase clos et volontairement différenciée rendait toute tentative d'approche infructueuse. De quoi aurions-nous d'ailleurs bien parlé ? Ils travaillaient le bois et les métaux, quand nous nous absorbions dans les talons droits, mailles perdues, aiguilles poisseuses. Nous suffoquions dans les roux et les béchamels tandis qu'ils plongeaient allègrement dans la physique ou la trigonométrie. Ils répondaient foot à la balle à deux camps. Le handicap était de taille.

Il faut dire qu'à cette époque la barre n'était pas placée très haut pour les filles. L'école avait pour ambition de former de braves potiches, futures bonnes-épouses - bonnes-mères - bonnes-ménagères. Une éducation réussie se mesurait au degré